

Moyens à employer contre le croup.

Le croup se manifeste presque toujours la nuit, de 10 heures à 2 heures.

Le croup est produit par un courant d'air qui vient frapper le visage et la gorge de l'enfant pendant son sommeil.

Vous l'éviterez " toujours " en plaçant le berceau ou le lit de l'enfant à l'abri des courants d'air.

Quand l'enfant est pris du croup, envoyez de suite chercher le médecin. En attendant qu'il arrive, et dans les campagnes, c'est souvent long, vu la distance, mettez à la plante des pieds de l'enfant des cataplasmes de graine de lin, soupoudrés d'une pincée de camphre en poudre.

(Pour pouvoir écraser le camphre, prenez-en un morceau gros comme une noisette, mettez-le dans un verre ou une tasse, versez dessus 2 ou 3 gouttes d'esprit de vin, après quoi il s'écrasera facilement, comme du sucre.)

Quand le cataplasme est mis sur le linge et qu'il n'est plus trop chaud, vous le saupoudrez avec une prise de camphre et vous le mettez à la plante du pied, " à nu. " Vous en faites autant pour l'autre pied; vous enveloppez chaque pied séparément dans un mouchoir.

Vous mettez ensuite soit un fer chaud, soit une brique chauffée, soit une bouteille d'eau très-chaude, aux pieds, pour y entretenir la chaleur.

Vous donnez à boire à l'enfant de l'eau tiède sucrée, en attendant que vous ayez le cataplasme et de l'émétique.

Vous mettez un grain d'émétique dans un verre d'eau sucrée tiède, et vous en faites prendre à l'enfant de gré ou de force une cuillerée à café toutes les 5 minutes, jusqu'à ce qu'il vomisse.

S'il va mieux après avoir vomé, laissez-le reposer.

Si le mieux ne se manifeste pas, continuez l'eau sucrée avec l'émétique jusqu'à ce que l'enfant vomisse une seconde fois.

Si l'enfant ne vomit pas après avoir pris tout le grain d'émétique, donnez-lui du sirop d'Ipécacuanha, par cuillerées à café, toutes les 10 minutes, jusqu'à ce qu'il vomisse.

Vous pouvez laisser les cataplasmes aux pieds pendant 2 heures sans inconvénient.

Aussitôt que le croup s'est manifesté, changez l'enfant de lit ou de place, et placez-le de manière à ce qu'il n'ait pas de vent sur la figure.

Ne le remettez plus où il était, car vous risquez de lui occasionner une rechute.

Soignez-le ensuite comme pour un rhume ordinaire.

Nota.—Quand un enfant malade ne veut pas ouvrir la bouche pour avaler un remède ou pour boire, le moyen le plus simple pour la lui faire ouvrir est de lui pincer le nez d'une main, tandis que de l'autre on s'apprête à verser dans sa bouche ce qu'il doit prendre. Ne pouvant plus respirer par le nez, il est forcé d'ouvrir aussitôt la bouche.

Un maréchal ferrant, qui s'entendait mieux à battre l'enclume qu'à tourner une phrase, fut conduit par un de ses amis à une séance littéraire. On y fit l'éloge d'un illustre écrivain. L'orateur, pour donner une plus grande idée de son héros, le comparait aux plus brillantes illustrations de l'antiquité. " Le mettrons-nous à côté de Démosthènes ? il pourra lutter noblement avec ce foudre de l'éloquence antique. Le mettrons-nous avec l'idole des Romains, le bouillant Cicéron ? Oh ! le placerons-nous, Messieurs ?—Eh bien ! s'écrie le naïf maréchal, croyant faire cesser l'embarras, *plantez-le à ma place, je m'en vais.*"

Un conseiller disait à son ami : " Si j'avais quelque chose de bon, je vous dirais de dîner avec moi. " Le domestique qui le suivait se hâta de lui répondre à mi-voix : " *Mais, Monsieur, vous avez une tête de veau.*"

A l'époque du choléra, on défendait les légumes aqueux. " Nous mangeons pourtant bien de l'oseille, dit naïvement une dame; mais ça a des queues si petites ! "

LA DOUCEUR.

En vous parlant aujourd'hui de la DOUCEUR, mon cher lecteur, et en vous engageant à la pratiquer, permettez-moi de vous dire que je vous rends un vrai service. La douceur, en effet, est la mère du bon caractère, et le bon caractère est, à peu de chose près, le secret du bonheur dans la vie.

La douceur est cette vertu chrétienne, si rare et si charmante, qui nous fait accommoder sans cesse à l'humeur des autres pour l'amour de Dieu, supportant tout de leur part et leur donnant le moins possible à supporter de la nôtre. La douceur est de notre vie ce qu'est l'huile aux mouvements d'une machine. Il semble en apparence que ces quelques gouttes d'huile que l'on introduit dans les rouages sont peu de chose ! Voyez cependant, quels craquements, quels efforts, quelle résistance, si l'on vient à les oublier ! Ainsi en est-il de la douceur. Elle est la vertu des vertus, que notre Père céleste nous recommande sans cesse, comme le baume de nos actions, la vertu conservatrice de la société, et comme la fleur la plus exquise de la charité chrétienne qu'il faut pratiquer en tout temps et en tout lieu.

L'humilité et la mansuétude, telle est la grande leçon que nous a laissée notre Sauveur. JÉSUS est appelé l'AGNEAU DE DIEU dans la sainte Ecriture, non-seulement à cause du sacrifice de sa croix, mais encore à cause de la douceur inaltérable qu'il montra durant toute sa vie et surtout durant sa Passion. Jamais un reproche, jamais une parole de colère ! Chez Caïphe, il reçoit un soufflet et est traité de blasphémateur ; il répond simplement à celui qui l'injurie : " *Si j'ai mal parlé, montrez-le ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?* " Il conserva cette merveilleuse douceur jusqu'à sa mort. Lorsqu'il était suspendu à sa croix, au milieu des horribles douleurs de l'agonie, il ne trouvait que de douces paroles pour ses bourreaux ; il priait DIEU, son Père, de leur pardonner, et consolait d'une divine espérance le voleur repentant, crucifié à ses côtés !

Rien n'édifie tant le prochain que la douceur, dit saint François de Sales, ce modèle accompli de la mansuétude chrétienne. Tout en lui annonçait cette belle vertu ; son air, ses paroles, ses manières, tout était douceur. Saint Vincent de Paul, qui avait eu le bonheur de le voir, disait ne jamais avoir trouvé d'homme plus doux, et ajoutait qu'il lui semblait avoir trouvé en lui l'image vivante de la bonté du Sauveur.

Refusait-il quelque faveur qu'il n'aurait pu accorder sans blesser sa conscience, il accompagnait son refus de tant de grâce et de charité, qu'on se retirait content quoiqu'on n'eût rien obtenu. Il était également doux envers tout le monde, supérieurs, égaux, inférieurs, au milieu de sa famille comme parmi des étrangers ; bien différent de ceux qui, comme il le dit lui-même, semblent être " des anges dans la rue et des diables à la maison. "

Il ne se plaignait jamais des manquements de ses serviteurs ; à peine leur donnait-il quelquefois des avis, mais toujours avec bonté. Aussi bien la douceur est-elle le meilleur moyen pour se faire obéir, et l'expérience vérifie chaque jour l'oracle de l'Evangile : " *Heureux ceux qui sont doux, ils seront les maîtres de la terre.* " J'ai essayé plusieurs manières de gouverner, disait sainte Jeanne de Chantal ; " et je n'en ai pas trouvée de meilleure que celle qui est basée sur la patience et sur la douceur. "

On voit souvent des personnes pieuses, des femmes chrétiennes, par exemple, se plaindre de ne pouvoir ramener à DIEU leur mari ou leurs enfants. Pourquoi ne prennent-elles pas l'unique moyen d'arriver à ce but si désiré ? Est-ce avec du vinaigre que l'on prend les mouches ? On gagne bien plus avec la douceur qu'avec la sévérité ; et saint Vincent de Paul disait qu'il avait fait dans sa vie trois réprimandes sévères, croyant avoir de bonnes raisons pour agir de la sorte, et que, néanmoins, ces trois réprimandes n'avaient point réussi, au lieu que celles qu'il avait faites avec douceur avaient toujours eu un bon résultat.

Saint François de Sales, par sa douceur, obtenait

des autres tout ce qu'il voulait, et il lui arrivait souvent de convertir à Dieu les pécheurs les plus obstinés, rebelles jusque-là à tous les efforts. C'était aussi l'esprit de saint Vincent de Paul.

Une fois, ce saint prêtre confia à un missionnaire de sa compagnie un grand pécheur, pour le convertir ; mais ce fut en vain : le missionnaire pria saint Vincent de s'y employer ; et celui-ci ayant parlé quelques instants avec cet homme, le convertit sans peine. Ce pécheur déclara plus tard que c'étaient la douceur et la charité du saint qui avaient aussitôt gagné son cœur.

C'est surtout lorsque l'on est agité par la colère, ou bien lorsque l'on est repris trop sévèrement par quelque supérieur, ou insulté par quelque autre personne, qu'il est nécessaire de pratiquer la douceur. Oh ! qu'ils sont agréables au divin JÉSUS les cœurs humbles et doux qui, pour l'amour de lui, savent supporter les affronts, pardonner à leurs ennemis et rendre le bien pour le mal ! Il ne nous est pas difficile d'être doux quand rien ne nous contrarie ; mais nous survient-il une contradiction, nous nous enflammons et nous jetons feu et flammes comme le mont Vésuve. Il faut avoir une douceur plus réelle, et passer en cette vie comme le lys entre les épines ; quoique les épines piquent le lys, il ne cesse pas d'être une belle fleur, également suave, odorante et agréable. Le vrai chrétien conserve toujours la paix dans son cœur et la manifeste au dehors, dans l'adversité comme dans la prospérité.

Lorsqu'il nous faut répondre à quelqu'un qui nous insulte, ayons soin de le faire toujours avec douceur.

Une réponse donc suffit pour éteindre le feu de la colère. Si nous nous sentons émus, il vaut mieux nous taire ; et si parfois la faiblesse humaine nous a laissé nous emporter à la colère, faisons tout notre possible pour nous calmer aussitôt ; recherchons les occasions de parler avec bonté à celui qui nous a offensé.

Gardons-nous aussi de la mauvaise humeur, parce que la pensée de la présence et de la volonté de Dieu la calme dans toutes les contradictions ; ainsi elle est toujours douce et affable envers tout le monde.

Mais, cette douceur, on ne peut l'obtenir sans de véritables efforts, sans la pratique de la religion et sans un grand amour envers JÉSUS-CHRIST. L'expérience est là pour nous apprendre à nous-mêmes que nous ne sommes jamais plus charitables envers les autres que lorsque nous servons fidèlement le bon Dieu.

En cela, comme toujours, la religion se montre la grande maîtresse du bonheur des hommes ; et si la vie est dure et amère, c'est parce que l'on méconnaît et que l'on repousse sa douce voix.

Un homme fort simple avait acheté une charge d'auditeur des comptes ; mais cette charge ne lui meublait pas le cerveau, comme le témoin le fait suivant. Il assistait à un sermon, et le prédicateur, au lieu de dire : Mes frères, répétait sans cesse : *Mes chers auditeurs.* Notre auditeur des comptes prenait pour lui cette apostrophe, et chaque fois que l'orateur la répétait, il se tenait gravement debout, faisant une profonde inclination et s'asseyait de nouveau, à la grande surprise des nombreux écoutants.

Le roi de Perse a dans son écurie de ânes, comme ailleurs les princes ont des chevaux de parade. Un Espagnol, en voyant ces ânes richement harnachés et rangés dans la cour du palais, comme il se pratique les jours qu'un ambassadeur doit avoir audience, perdit la gravité et se prit à rire. Un officier de la cour lui en demanda la raison. L'Espagnol se prit à rire davantage en disant : " Ce qui excite en moi cette hilarité, c'est de voir prodiguer des marques de distinction à des animaux qu'on traite en Espagne avec le dernier mépris. " Le Persan répliqua aussitôt : " C'est que les ânes sont fort communs en votre pays ; pour nous, nous les traitons avec distinction, parce qu'ils sont rares dans le nôtre. "